

La violence dans les luttes écologiques

Toute lutte populaire comprend une part de violence et les luttes écologiques n'y échappent pas. Quelle approche adopter sur ce sujet hautement sensible et rarement abordé dans les médias? Deux activistes ont répondu à nos questions: d'un côté **Matthias Schlegel**, responsable de la communication au bureau romand de «Greenpeace», de l'autre **Chaim Nissim**, ancien élu écologiste dans le canton de Genève, qui a participé à plusieurs actions clandestines¹, notamment une attaque au bazooka contre le chantier du surgénérateur nucléaire «Superphénix» à Crey-Malville, en 1982.

Quelle est votre définition de la violence? Les actions de blocage, les destructions de biens nuisibles pour l'environnement, les sabotages sont-ils violents d'après vous?

Matthias Schlegel: Pour les militants de Greenpeace, la violence est toujours inacceptable. À quelques exceptions près, ils se limiteront à escalader une barrière ou à crocheter une serrure, mais cela s'arrête là. L'attitude est elle aussi importante. Les militants font leur possible pour toujours rester respectueux des personnes, des services de sécurité ou des forces de l'ordre. Il n'y a que 3 types d'actions qui y font exception: les blocages, les occupations et les destructions de dispositifs de concentration de poissons. Les blocages les plus connus en Europe sont ceux des trains de déchets nucléaires. Là il s'agit pour les militants de ralentir au maximum le train et les forces de l'ordre et de faire en sorte que ces transports ne passent pas inaperçus et soient rendus difficiles. Mais cela se fait sans violence, sans insulte et dans le respect du personnel des forces de l'ordre. Les occupations ont permis de rendre visibles des problématiques qui étaient loin du centre d'attention des médias et de la société. Les exemples les plus récents sont les occupations de plateforme de forage en Arctique. À ma connaissance, ces occupations n'ont jamais entraîné de destructions matérielles de grande envergure. Il y a donc bien des actions de blocage et de destruction, mais pas de véritable sabotage. Le respect des personnes est très important pour les militants Greenpeace. Or les sabotages peuvent aboutir à des conséquences inattendues, susceptibles d'être dangereuses.

Chaim Nissim: Excellente question. Pour moi la violence commence lorsque des êtres vivants sont impactés. Saboter un *pipeline* ou une centrale à charbon, si on fait bien attention que personne ne soit blessé, ce n'est pas de la violence. J'admets cependant que notre histoire de bazooka, par le fait qu'elle nous a obligés à rencontrer des terroristes pour nous le procurer, était un peu limite. Ce qui est compliqué dans cette histoire, c'est que de ne pas employer le bazooka est aussi violent, puisque ça met un million de gens en danger de mort...

Justifier la violence pour éviter une violence plus grande ne contient-il pas un risque d'escalade? N'est-ce pas le même argument utilisé par certains gouvernements pour défendre l'ingérence humanitaire?

CN: Oui, le risque existe. Il est même avéré. Mais moi, lorsque je justifie l'emploi d'un bazooka pour tenter d'empêcher la construction d'un surgénérateur, c'est pas pareil. Il faut comparer ce qui est comparable: d'un côté si le surgénérateur avait fonctionné il aurait mis en péril un million de personnes. De l'autre, oui, nous avons utilisé une arme de guerre, mais de façon défensive. Ne restez pas scotchés sur l'outil; lui seul ne saurait caractériser une démarche. Il faut voir encore comment il est employé. Nous avons pris toutes les précautions possibles pour être bien sûrs que personne ne soit blessé. Et puis, pour ce qui est de l'ingérence humanitaire, se pose là un problème moral bien compliqué. Laisserait-on crever des Bosniaques plutôt que de s'ingérer? La réponse n'est pas simple, pour le moins.

Dans les organisations écologiques auxquelles vous avez participé, avez-vous discuté du niveau d'engagement et de violence acceptable? Si oui, lequel?

CN: Oui, dans le groupe clandestin que je fréquentais, nous parlions tout le temps de morale et de limites. De compromis. De compromissions. Mais si nous en parlions entre nous beaucoup, nous n'en parlions jamais à nos amis et connaissances, ce qui était problématique. Par la suite certains amis du mouvement écolo m'ont reproché durement de leur avoir caché l'essentiel de ma vie. J'ai alors essayé de leur dire que si j'avais tenu

tout le monde démocratiquement informé, nous nous serions retrouvés en tôle. Mais mes interlocuteurs prétendaient tous être des tombes. Cela dit, le manque de démocratie est un danger réel dans la clandestinité. Le piège du «je suis supérieur, je ne suis pas bridé par les contraintes légales»

Face à la violence d'État et des multinationales qui détruit la nature, n'est-il pas légitime que des groupes aient recouru à des formes d'action parfois violentes pour défendre la biosphère, pour ne pas «laisser faire»?

MS: La question de la légitimité est accessoire à mes yeux. La vraie question est: comment atteindre les objectifs fixés? Pour moi la violence peut être utile pour empêcher un acte malveillant à l'encontre de l'environnement: saboter un *pipeline* retarde de quelques jours sa mise en service; arracher un champ d'OGM empêche de les récolter une saison; couper une route ralentit le trafic routier pendant quelques heures, etc. Mais ce qui compte, c'est ce qui permettra à l'action menée de prendre une dimension plus importante. Le militant qui se met devant un harpon sauve une baleine, mais une bonne photo de cet acte héroïque permet de porter le message plus loin et aide à sauver des baleines partout dans le monde. Le militant non violent permet en règle générale de raconter une meilleure histoire, ce qui donnera une plus grande portée à son message. Donc mieux vaut renoncer à la violence.

CN: S'introduire dans une conférence pour protester, en bousculant les gardes ou l'orateur, peut être plus violent que de faire sauter un *pipeline* en prenant des précautions pour n'agresser personne. Pour ces raisons, les mouvements révolutionnaires ont recherché le juste chemin, l'optimum entre les deux excès perdants. On a une courbe de Gauss avec deux situations perdantes aux deux extrêmes: la passivité et la résignation d'une part — accepter ce que le droit du dominant nous impose — et la révolte haineuse et la spirale de la violence à l'autre extrême. Entre ces deux stratégies perdantes, il existe un optimum.

«Saboter un pipeline ou une centrale à charbon, si on fait bien attention que personne ne soit blessé, ce n'est pas de la violence.»

En recourant à des actions violentes (ou qui peuvent être perçues comme telles, comme l'intrusion dans une conférence), comment ne pas se couper d'une partie de la population qui soutient la cause écologique, mais qui est réfractaire par principe à toute forme de violence?

CN: Oui bien sûr, de nombreux mouvements révolutionnaires se sont cassés la figure sur de tels clivages. Si les extrêmes vont trop loin, la masse du mouvement désapprouve, le mouvement se casse en deux. Nous, avec nos copains de la clandestinité, nous avons agi dans l'ombre de deux mouvements. Le mouvement antinucléaire d'abord: lignes à haute tension bloquées, pylônes descendus à la dyna, bazooka. Mais le mouvement ne s'est pas cassé en deux. Même si une certaine presse faisait de son mieux pour nous présenter comme des terroristes, les dirigeants écologistes interviewés suite à tel ou tel attentat disaient toujours: «je n'approuve pas, mais je comprends». Ensuite, le mouvement pacifiste: pendant 10 ans, nous avons cambriolé les bureaux de marchands d'armes clandestins. Là non plus les dirigeants de ce mouvement n'ont jamais condamné nos activités clandestines et non violentes, au contraire. Peut-être l'explication de cette bonne entente entre les deux ailes du mouvement réside-t-elle dans la non-violence envers les personnes?

MS: Les actions de confrontation comme citées dans la question, ne plairont jamais à tout le monde. Mais très souvent, la cible de ces actions est très précise. Lorsque des militants vont interrompre des événements pour les actionnaires, comme ça a été le cas récemment à Genève (cf. page 10, collectif BreakFree), la cible, c'est l'entreprise. Le but est de dire à l'entreprise qu'elle ne peut pas continuer à agir comme si de rien n'était. L'opinion publique n'est qu'une cible secondaire. Il y a une complémentarité dans les activités des différentes organisations environnementales. Il y a des organisations qui

«J'ai souvent peur que le mouvement écolo devienne "bisounours", qu'il ne voie pas que le monde est dur.»

vont confronter les pollueurs avec des actions directes. Il existe aussi d'autres organisations qui savent parler au grand public, de façon consensuelle, tout en faisant avancer les causes qu'elles défendent. Les deux discours sont complémentaires et permettent de toucher un maximum de personnes.

Face aux pressions de plus en plus fortes sur les écosystèmes pour accéder à des ressources de plus en plus rares, comment voyez-vous les luttes écologiques dans le futur? Pensez-vous que des actions non violentes seront suffisantes pour empêcher les pratiques prédatrices des marchés?

MS: Impossible de répondre sans une boule de cristal. Je me pose la question différemment: quel que soit l'état de l'environnement quand je serais vieux, de quel côté je veux pouvoir me situer? Du côté de ceux qui ont fermé les yeux, ou de ceux qui auront au moins essayé? Je pense que cette vision des choses est aussi en train de prendre dans la population. De plus en plus de personnes se mettent à adopter des comportements vertueux pour l'environnement. A mon avis, cette évolution vient plus d'une envie des personnes de faire leur part, que de la conviction qu'ils vont effectivement sauver la planète. Si on arrive à générer plus de comportements vertueux, et si des organisations comme Greenpeace ou le WWF continuent de mettre la pression sur les autorités politiques et économiques concernées, on se donne les chances de sauver un maximum d'écosystèmes.

CN: Je pense que nous allons au-devant d'une guerre pour le pétrole — ou plutôt d'une guerre contre le pétrole, pour le laisser sous terre. Si cette guerre a lieu, elle va opposer les écolos, les altermondialistes, les armées, les États, les multinationales. Face à une telle guerre, que pouvons-nous faire qui soit au-delà du simple laisser-faire et qui évite néanmoins la spirale de la violence? Cette question m'intéresse au plus haut point. J'ai souvent peur que le mouvement écolo devienne «bisounours», qu'il ne voie pas

que le monde est dur. Qu'il perde les guerres faute d'oser faire des choix². En cas de guerre pour les ressources, celui qui emploie des armes défensives, légères, non polluantes, est plus fort militairement et moralement. Et il gagne la guerre. Par contre, celui qui refuse toutes les armes se fera massacrer. Un exemple d'arme offensive: le char blindé. Lourd, vorace en énergie, imprécis, il sert à réprimer des révoltes dans la société civile. Un exemple d'arme défensive: le bazooka filoguidé de Matra. Léger, non polluant, transportable par un homme en vélo, il peut arrêter un char, mais il ne peut pas réprimer une révolte populaire. C'est David contre Goliath, le petit bat le grand, et rétablit la justice. Bien sûr il ne saurait suffire d'utiliser des armes défensives pour moraliser la guerre. Il faut aussi communiquer de façon non violente...

Propos recueillis par Philippe Huguenin

¹ Voir l'entretien avec Chaïm Nissim dans *Moins!* no 18, juillet/août 2015

² Cet aspect comme d'autres, abordés dans ce débat, sont repris dans un livre en préparation, consultable sur le site chaimnissim.ch

Pour poursuivre la discussion en public, le ROC-VD organise un café-décroissance sur ce même sujet le mardi 7 février, à 19h, à Pôle Sud (avenue J.-J. Mercier 3 à Lausanne), en présence des deux protagonistes de ce débat.



«[...] en abandonnant l'agriculture, l'ouvrier se laisse entraîner par les séductions de la vie des villes et des fabriques. Et la justification de cet entraînement lui est donnée par la doctrine socialiste, qui considère la multiplication des besoins comme un indice de civilisation.»

Léon Tolstoï, *Aux travailleurs* (1902)